

Une "guerre de cent secondes", vue par le général Gallois

Autor(en): **Schneider, Fernand-Thiébaud**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **131 (1986)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344694>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une « guerre de cent secondes », vue par le général Gallois

par le colonel Fernand-Thiébaut Schneider

Le dernier ouvrage d'un général français, dont la compétence s'est affirmée tant sur le plan national que sur celui de l'Alliance¹, définit l'aspect actuel du possible conflit Est-Ouest. Cette remarquable étude évoque l'ensemble des menaces pesant sur l'Occident allié. Et elle prend d'autant plus de valeur qu'elle émane d'un ancien chef ayant exercé bien des responsabilités au niveau de la France et de l'OTAN. Le général Gallois a d'ailleurs souvent exposé ses vues dans l'enseignement militaire supérieur français et allié, ainsi qu'en Sorbonne.

*
* *

La *guerre des étoiles*, celle de l'IDS – Initiative de Défense Stratégique – du président Reagan, doit bouleverser en quelque sorte la stratégie militaire des Etats-Unis et, par voie de conséquence, celle de l'OTAN. Quant à la France, elle réagit modérément à la proposition américaine par l'Eurêka, ce plan pour la concrétisation duquel le président Mitterrand semblait compter sur le concours d'alliés voisins.

A vrai dire, le projet Reagan est bien ambitieux, car il vise à rendre inutile l'actuelle arme nucléaire des Etats-Unis. Or, l'action de dissuasion de l'OTAN résulte encore largement du potentiel atomique américain, et bien

moins des apports français et britannique. Car, compte tenu des efforts des Etats-Unis, les alliés fournissent une contribution somme toute modeste comparée aux possibilités des deux Grands. Et ils considèrent le coût total gigantesque que comportera forcément la réalisation du nouveau plan du président Reagan.

Le *désir de dépasser le nucléaire* est évoqué dans les premiers chapitres de l'ouvrage considéré car, estime le général Gallois, cette nouvelle perspective risque, dans les conditions du moment, d'aboutir à une « irréparable défaite pour les deux belligérants ». A vrai dire, si le projet présidentiel avait de suite rallié la majorité des Américains, de nombreux scientifiques et techniciens, anciens participants de l'effort de dissuasion nucléaire, se montraient opposés aux nouvelles vues du président. Mais la brillante réélection de M. Reagan a valu à ce dernier bien des ralliements supplémentaires. Quant à l'Allemagne, elle lui apportera une contribution modeste, tout en laissant ses grandes entreprises participer à l'opération. De toute manière, dix ans après une réelle progression soviétique durant la « détente » américaine, il sera difficile

¹ *La guerre de cent secondes, les Etats-Unis, l'Europe et la guerre des étoiles*, par Pierre Gallois (Fayard).

au président Reagan de rattraper rapidement l'Union soviétique dans bien des domaines. Déjà le Spoutnik avait suscité à l'Ouest une grande émotion des responsables. Le «Comité du danger immédiat» (Committee on the present danger) a bien fait connaître aux Américains que leur pays avait perdu l'avantage du nombre et qu'il était largement dépassé par les performances des armements soviétiques. Le général Gallois, à travers des chiffres nombreux et précis, rappelle les retards subis aux Etats-Unis par rapport aux forces et armements de l'URSS. Et M. Reagan conclut: «Il fut un temps où nous étions capables de compenser la supériorité numérique des Soviétiques par une meilleure qualité. Mais, aujourd'hui, ils construisent des armes aussi évoluées et aussi modernes que les nôtres.»

D'où le projet IDS qui, après le fameux discours du 23 mars 1983, devait être réalisé par un nouvel effort, «peut-être capable de changer le cours de l'Histoire». Et l'opinion publique approuvait largement les charges supplémentaires qu'allait entraîner cette attitude. En fait, en vingt-cinq ans, les spécialistes des deux Grands ont produit en quelque sorte simultanément des tirs balistiques vingt fois plus précis qu'au début. En 1950-1960, on constatait des écarts probables de 2 à 5 km au maximum de portée, soit à 7000 ou 8000 km. En 1975, les SS 17, SS 18, SS 19 soviétiques avaient une précision de 500 m, mais les derniers Minuteman américains, de 275 m.

Actuellement, le Pershing 11 tire avec une précision de 40 m à 1800 km et on prévoit, pour le Trident D 11-5, un écart probable d'environ 100 m à 9000 km.

En cas de relève des Minuteman par les MX, comment assurer la survie de ceux-ci? Par des silos renforcés ou par la mobilité? On pourrait prévoir des silos tellement proches les uns des autres que les engins y parvenant se paralyseraient.

«*Plutôt tendre la joue?*» C'est par cette question que le général Gallois évoque l'opposition que diverses religions d'Amérique tendent à pratiquer contre l'ampleur du programme d'armement du président Reagan. Notamment, les Eglises protestantes condamnent les armes de destruction massive, et l'épiscopat catholique a critiqué les effets d'une représaille par les armes nouvelles. D'où des démarches à Rome auprès du Saint-Père, qui refusait de désavouer le clergé américain. Cependant, le pape Jean-Paul II a déclaré en juin 1982: «La situation fondée sur l'équilibre (des forces), sans être une fin en soi, mais considérée comme une étape vers un désarmement progressif, peut être jugée comme moralement acceptable.» Quant à la dissuasion française «du faible au fort», elle était totalement ignorée dans ce genre d'échanges de vues. C'était, dit le général Gallois, «du bout des lèvres, un faible acquiescement à la stratégie du monde libre... La contradiction est manifeste entre les Eglises qui entendent intervenir de

plus en plus dans les affaires temporelles du monde, tout en discourant dans l'intemporel.» Et il regrette que les Eglises américaines soient demeurées bien silencieuses devant le massacre de près de 3 millions de Cambodgiens, les tueries d'enfants fanatisés de la guerre Irak - Iran, le martyr afghan, le sort des «boat-people». Si bien que Reagan a dû finalement s'incliner et proclamer que l'Amérique est une force de paix, non de conquête. Et bien des arguments ramèneront finalement à l'IDS les Eglises et la gauche américaine. Un obstacle cependant: la militarisation à outrance de l'espace.

Quant à l'intelligentsia américaine, elle n'approuve, pas plus que le clergé, la doctrine de la destruction mutuelle. Et le président bénéficie en quelque sorte de cet état d'esprit, puisque l'IDS effacerait le «péché nucléaire». Mais bien des techniciens ont cru à l'impossibilité d'inventions nouvelles prédites. L'annonce de l'IDS, avec tant de visées ambitieuses, a trouvé bien des incrédules parmi les scientifiques américains. Mais, tout compte fait, le général Gallois croit pouvoir conclure: «Abandonnant quelques-uns de ses bagages les plus prestigieux, la caravane IDS passera.» Puis, dans le chapitre V de son ouvrage, il proclame: «La maîtrise de l'espace ne peut être soviétique.»

Il cite les objections des négociateurs américains qui font valoir que, avec la poursuite de l'IDS, une nouvelle course aux armements dans le ciel accroîtrait encore l'animosité entre les

Grands. Alors qu'il y a un quart de siècle Gromyko, devant l'Assemblée des Nations Unies, affirmait qu'une «couverture défensive» ferait progresser les pourparlers entre l'Amérique et l'URSS.

Aujourd'hui, dit le général Gallois, ce serait une certaine avance prise par les Russes qui favoriserait la thèse de M. Reagan. Car, dit-on, les Soviétiques sont en avance sur l'Ouest dans bien des domaines qu'explorent l'IDS. Mais, bien au contraire, ils arguent de leur «retard». On connaît leur argumentation: en 1972, invoquant également un retard subi par eux, ils avaient obtenu une compensation qui, en fait, était une supériorité. En réalité, depuis 1968, ils ont procédé à une vingtaine d'interceptions de satellites, généralement réussies, et les Etats-Unis n'ont obtenu leur première interception qu'en 1985.

Théoriquement, un seul système de missiles a été mis en place autour de Moscou. Mais ont été installées des batteries d'engins sol-air, les SA 12, présentés comme de la DCA; or, les techniciens américains estiment que ceux-ci seraient efficaces contre des missiles DCM. Et, d'après le général Abrahamson, l'URSS devancerait l'Amérique pour les armes à faisceau de particules. Les expériences américaines sont intervenues bien plus tard que celles de l'URSS.

Les Soviétiques ont précédé également les Américains pour l'armement au laser, disposant d'une dizaine de milliers d'ingénieurs. Mais, actuelle-

ment, les savants soviétiques s'opposent aux projets Reagan. « Cette défense envisagée à partir de l'espace menace la stabilité résultant de la MAD, la destruction mutuelle assurée. » Et, en réponse à la déclaration Reagan du 23 mars 1983, une lettre de protestation de plus de 200 scientifiques soviétiques parut dans le New York Times. Quant aux spécialistes américains, ils déclarent que l'URSS a mobilisé ses hommes de science pour s'installer dans l'espace et ses crédits consentis à cette fin sont supérieurs à ceux des Etats-Unis.

Et déjà les Soviétiques expérimentent un armement au laser basé à terre et susceptible de porter loin dans l'espace, alors que les Américains n'en sont pas encore là. De même, les Russes auraient une certaine avance pour les armes à faisceau de particules.

Des projets comparables à ceux du président Reagan sont prévus depuis longtemps. Mais l'URSS s'est empressée de parler des « avancées américaines », ne serait-ce que pour justifier ses propres travaux. En fait, l'avance des Soviétiques est souvent utilisée pour valoriser les crédits américains de la grande aventure spatiale. Et c'est le président Reagan lui-même qui, parvenu au pouvoir après la « détente », période regrettable pour les Etats-Unis, définit une politique active face à certaines avancées soviétiques. Mais, en fait, son projet était bien aussi l'exploitation des nombreuses recherches d'une longue période. A vrai dire, le président Kennedy, peu expert en

matière scientifique, avait voulu tenter une nouvelle politique. Or, il se heurta à de nombreuses réactions de la part de ceux dont les études étaient remises en cause. Puis il y eut, après lui, l'évacuation de Saïgon en 1975, et une certaine prise de conscience américaine des retards par rapport aux Soviétiques intervint. L'opinion nationale partageait bientôt cette avance de l'URSS. Elle était peu à peu bien informée des progrès russes. Et, lorsque l'URSS réussit à placer sur orbite une masse de 1000 kg, les Américains réagirent : le 20 décembre 1958, le ministre de la Défense chargea la nouvelle Agence de recherche pour les projets avancés (aujourd'hui la DARPA) de dresser le bilan des techniques et procédés susceptibles de verrouiller le ciel américain. C'était là le commencement d'un grand effort.

Au terme de bien des recherches pendant une longue période, et même en dehors des programmes officiels, la menace balistique soviétique a été l'objet d'études de la part de nombreux spécialistes. Et, en 1967, il y eut une décision de déploiement d'installations légères mises en place à l'aide du système Nike-X, que proposait l'armée de terre et qui incorporait des techniques nouvelles. Ainsi parvint-on à un complexe industriel et militaire. Le président Reagan voyait se réaliser ses vœux. En juin 1984, la destruction d'une ogive nucléaire « offensive » par des moyens mécaniques, sans détonation nucléaire, fit grand bruit.

Le vieillissement des missiles Minuteman et leur remplacement, au moins partiel par les nouveaux MX, justifiaient de nouveaux projets. Mais il fallait les protéger, notamment dans leurs silos. Diverses firmes associées proposèrent le système de défense à basse altitude LOADS (Low Attack Defense System). L'avance technique ainsi atteinte permettait d'envisager un système de protection fractionné en trois ou quatre niveaux d'interception. La presse américaine décrivait et soutenait l'évolution intervenue et, le 23 mars 1983, le président Reagan avait défini les grands principes d'une position politique militaire vers laquelle l'Amérique était déjà orientée depuis des années.

Dans une note (note 31, page 50), le général Gallois explique que, en 1956, au groupe de travail sur la stratégie future, il avait été inquiet par «la future menace balistique». Et il avait fait connaître au général Gruenther, au général Norstad et au maréchal Montgomery, l'accroissement du risque encouru par l'Amérique à assurer à l'Europe sa garantie, en raison de l'augmentation de la portée future des fusées soviétiques. Ce risque s'accroissait, alors que diminuait la valeur stratégique des pays européens pour le déploiement de fusées classiques de plus en plus vulnérables aux armes de jet à distance que l'URSS allait déployer. Invité à en rendre compte au gouvernement français, le général Gallois en informa le président du Conseil Guy Mollet en mars, le

général de Gaulle en avril, et le Comité de défense en juillet 1956.

«*Sur les grands boulevards du cosmos.*» Dans le chapitre ainsi intitulé, le général Gallois évoque les quelque 60 000 objets de bonne taille qui tournent autour de la terre. Mais 5% seulement d'entre eux, dit-il, sont des satellites actifs. Les autres sont en grande partie des résidus de leurs prédécesseurs. En outre, il signale quelque 40 000 objets de peu de centimètres cubes, révélés dans le ciel par les stations d'observation. D'autres obstacles se présentent sur les routes du cosmos et bien des satellites s'y sont désintégrés. Depuis la période 1966-1967, une centaine de satellites militaires et environ 30 civils ont été mis sur orbite. Depuis 1977, leur nombre reste sensiblement constant. Les satellites de reconnaissance américains sont placés plus haut que les soviétiques, donc ont une vie plus longue. Les nommés Close look et Big Bird renvoient à terre un colis avec les films pris par eux. Et, d'en haut, les caméras américaines photographient les armements qu'on ne peut aisément dissimuler. Par exemple, la mise en chantier d'un nouveau porte-avions ou la construction d'un silo. D'où la valeur de l'observation spatiale. Ainsi, lors de la guerre du Kippour, les deux pays combattants n'étaient pas mieux informés que les deux Grands. Il en a été de même lors du conflit des Falklands. Des satellites électroniques enregistrent les communications de haute fréquence. Car, au-dessus de

100 km d'altitude, des investigations sont permises. Quant à l'actuelle génération de projectiles nucléaires soviétiques (SS 19, SS 17, SS 18), elle compte 820 fusées et les ogives qu'elle pourrait lancer atteindraient quelque 4000 objectifs différents.

Quant aux Etats-Unis, ils ont un but: détruire au-dessus des silos et lâcher 1400 fusées à 10 000 ogives sur l'ensemble de l'URSS. La menace s'affirme de tous côtés, notamment celle des sous-marins soviétiques, dotés de fusées à assez grande portée pour pouvoir, même des eaux de leur pays, atteindre l'Amérique. On comprend donc la tentative américaine de vouloir détruire les fusées lorsqu'elles quittent leur silo ou leur sous-marin. Car, en l'état actuel des progrès réalisés, elles sont facilement détectées à distance, et il semble possible d'atteindre le corps d'une fusée de trois mètres de diamètre à 5000 km... Les deux marines se surveillent donc et des satellites assurent la veille lointaine. C'est l'espace qui relaie le téléphone. En somme, les Etats-Unis ont voulu concrétiser un système militaire mondial de commandement (WWMCCS). Un avion peut constituer un poste de commandement aéroporté (NEACP) en veille continue. Or, les Soviétiques sont également bien équipés et dotés de fusées stratégiques devenues une véritable routine.

Quant à la France, elle a mis en place, en 1966, 1967 et 1978, trois satellites scrutant le globe terrestre.

Mais, des deux côtés, les sous-marins échappent à la détection.

La présence dans l'espace porte les nations au sommet de la puissance. Quant au laser à rayons X, il présentera un jour un intérêt que le système IDS voudrait exploiter. Des savants étudient cette possibilité et, depuis que le président Reagan a fait appel à la communauté des scientifiques pour son grand projet d'une défense à partir de l'espace, le recours au laser est envisagé, et bien des expériences en cours visent à cette fin. Dans ce domaine, l'innovation scientifique crée continuellement des possibilités nouvelles, et l'IDS finance aussi des travaux nouveaux sur les armes micrométriques.

L'un des rêves américains porte sur les projets de canons électromagnétiques. Leur objectif: un canon électromagnétique à rail, susceptible d'être un jour satellisé. Il s'agit d'un long tube à l'intérieur duquel des groupes de spires feront subir au projectile les traversant une certaine accélération. Ces engins seraient intégrés dans un système de défense à basse altitude déployé autour des points sensibles, tels les silos des fusées stratégiques. Le dispositif à adopter devra comporter des radars détectant les ogives adverses pour rapprocher leur trajectoire de celle des projectiles ennemis, en quelques secondes...

D'autres procédés ont été étudiés. Par exemple le lancer de milliers de petites boules métalliques que l'engin adverse heurterait. Bien d'autres expé-

riences ont été lancées, également pour la protection des objectifs militaires. On attend beaucoup des lasers et diverses doctrines ont été formulées à ce sujet. Notamment, le sénateur Wallop avait écrit, dès 1979, que «deux douzaines de satellites armés ayant une portée de 4800 km couvriraient chaque point du globe à tous moments». D'autres estimations ont été formulées, car les bureaux d'études et laboratoires américains ont beaucoup travaillé cette question.

Néanmoins, l'annonce présidentielle du 23 mai 1983 a été pour l'Amérique une surprise. Toutefois, le monde militaire du pays approuvait l'initiative présidentielle. Il n'en a pas été de même dans les milieux scientifiques. En particulier, les critiques suivantes ont été formulées :

- La terre étant ronde, et les satellites tournant autour d'elle, ils ne stationneraient pas au-dessus des silos.
- De ce fait, on ne peut voir les silos qu'à partir de hautes altitudes.
- L'atmosphère absorbe les rayons X.
- Le laser, émettant un fuseau de lumière, diffusera l'énergie transportée par lui.
- Emettant sur ondes courtes, les lasers à rayons X seraient vite absorbés par l'atmosphère.

Bien d'autres critiques étaient formulées. De ce fait, en l'état actuel des recherches entreprises, on ne sait pas encore quelles masses il faudrait satelliser pour créer le premier écran défensif souhaitable, car trop d'inconnues dominent le problème posé.

L'IDT: une initiative de défense tactique pour l'Europe. «Depuis la mort du général de Gaulle, la France aurait plutôt tendance à rebrousser chemin pour réunir à nouveau les conditions de ses défaites passées», dit le général Gallois. Cette doctrine a suscité en Europe alliée des mouvements divers qu'il ne semble pas approuver. Il condamne ces appréhensions comme «sans doute prématurées». Et, dans le domaine de la science et de ses retombées, l'avance que prend l'Amérique pourrait laisser le reste du monde, Europe incluse, à la traîne. En fait, la France a ignoré cette stratégie nouvelle et elle s'est contentée, selon le vœu probable de la nation, de l'appliquer au progrès civil, à l'Eurêka dont l'URSS, qui d'ailleurs l'approuve, pourra bien profiter. La France, rappelle le général, a été battue à Dien Bien Phu, a échoué au Tchad et au Liban. En somme, elle a agi «avec des moyens et des doctrines qui ont fait leur temps».

Après ce jugement très sévère, le général estime que l'Europe devrait se défendre. D'ailleurs, si la sphéricité de la terre rend difficile l'atteinte des objectifs visés par le président Reagan, par contre, ceux-ci seraient facilement touchés face aux SS 22 et SS 23. En revanche, si l'Europe alliée était menacée par des armes stratégiques implantées à 5000 km de distance, l'on se heurterait aux mêmes difficultés que l'Amérique. Et la question posée est, d'après le général Gallois, celle-ci: une initiative de défense tactique est-elle

concevable pour l'Europe de l'Alliance? Peut-être, estime-t-il. Car, à long terme, grâce aux techniques empruntées aux USA, la solution pourrait être la suivante:

– D'abord, sur les cimes proches des sommets du massif alpin dominant l'Europe occidentale, un déploiement de lasers chimiques à haute énergie fonctionnant sur une longueur d'onde voisine de l'ultraviolet.

– Ensuite, en avant de ces armes enfouies dans la roche, des plates-formes de lancement dotées de fusées projetant dans l'espace, jusqu'à 300 km de hauteur, des miroirs qui dirigeraient vers le corps de fusées adverse le faisceau laser reçu du sol.

– Enfin, des satellites géostationnaires détecteraient à 40 000 km le départ d'engins soviétiques, déclenchant automatiquement la projection de fusées lance-miroirs et celle des lasers terrestres.

Telles sont certaines des possibilités de l'avenir, selon le général Gallois. Mais une grande diversité de représailles nucléaires doit être préservée par la France, ainsi que la faculté de franchir les systèmes défensifs pouvant lui être opposés.

Les réactions américaines et les contre-réactions soviétiques sont ensuite évoquées par le général Gallois. Celles-ci sont nombreuses à être envisagées par l'URSS, soit pour atteindre le «bouclier» américain, soit pour mieux protéger encore notamment les défenses actives autour de Moscou. Quant aux autres pays, ils observent

des attitudes très variées. L'Allemagne, ayant renoncé aux armes nucléaires, comme le Japon d'ailleurs, pourrait tout simplement «sauter le nucléaire», mais tenter de maîtriser ultérieurement d'autres techniques. La France et la Grande-Bretagne ont accueilli avec une certaine réserve le projet américain. Surtout la France. Car, pour bien des années, seul l'atome garantit les faibles. Et si un jour l'URSS attaquerait finalement l'Europe alliée, ce serait pour l'emporter, avec toutes chances de succès. Alors une France réduite aux moyens classiques serait perdue, estime le général Gallois.

Mais, actuellement, c'est bien la présence de forces américaines qui garantit la défense de l'Europe de l'Alliance. Or, l'Est cherche à obtenir un désengagement américain progressif et l'IDS est un prétexte au renforcement classique et à la disparition du nucléaire avec l'assentiment européen. Pour le général Gallois, il n'existe, en fait, plus de défense de l'Europe que le couple franco-allemand. Car pourquoi, par exemple, les Turcs viendraient-ils à l'aide des Norvégiens pour reconquérir une partie de ce pays conquise par les Russes?

De même, dans le prétendu couple franco-allemand, la modeste FAR (force d'action rapide) est une farce. Et puis, en cas de conflit, le sort, pour la RAF, serait l'occupation par des forces classiques, alors que, pour la France, ce serait éventuellement la destruction massive de ce pays que le

général Gallois accuse de renoncer actuellement à des équipements indispensables. En fait, les Soviétiques attaqueront en profitant d'un effet de surprise. La France augmente le nombre de ses projectiles nucléaires et de leurs vecteurs, tandis qu'une large presse américaine réclame un accroissement des forces classiques de l'OTAN. Certes, dit le général Gallois, si l'ennemi ravageait le sol français et atomisait les centres urbains, une riposte nucléaire française serait normale contre l'habitat soviétique. Mais, s'il effleurerait seulement le territoire de la France, y détruisant les points centraux du dispositif militaire, quelle serait la réaction d'un pays où parfois on préfère être «rouge plutôt que mort»?

Comment, demande le général Gallois, répondre à une telle perspective? Et il répond:

- Par la saturation: par plus d'ogives et par plus de vecteurs.
- Par des procédés techniques nouveaux: raccourcissement de la phase propulsée, des trajectoires basses, etc.
- Par l'addition des dissuasions stratégiques et tactiques, la création de nouvelles unités légères à fort pouvoir de feu nucléaire, des vecteurs mobiles, ajoutés aux formations traditionnelles.
- Par un large investissement dans les domaines explorés si largement par les dirigeants de l'IDS.

En fait, poursuit le général Gallois, aucun pays n'a encore lancé simulta-

nément 10 000 ogives nucléaires visant 3000 ou 4000 objectifs différents et détruit des sous-marins adverses chargés de la riposte. Or, des armes non encore expérimentées devraient l'emporter en une trentaine de minutes, sans échappatoire. Mais, en cas d'échec, l'assaillant subirait le sort qu'il voulait infliger à l'adversaire. Or, conclut le général Gallois, à quoi bon accroître ainsi les armements? Tous sont de plus en plus exposés. Depuis trente ans, c'est la rage d'inventer qui nous a animés. Les deux Grands ont cru que la quantité conférait toujours la puissance et le prestige. Et la majorité des vivants a conduit le monde vers l'absurde. La sagesse, termine le général Gallois, n'a pas toujours sa place ici. Ce qui peut être fait, le sera. Même si l'inutilité de ce surcroît d'effort est flagrante.

L'ouvrage commenté fournit un ensemble de données sur les menaces pesant sur l'Europe de l'Alliance et sur les moyens de les conjurer. A vrai dire, certains jugements du général Gallois sont très sévères. Mais la France, priée par l'Amérique d'augmenter ses forces classiques, ne pourra pas, dans un proche avenir, se passer de ses armes nucléaires. Or, le nouveau chef soviétique, face à bien des difficultés à la tête d'un pays qu'il vient à peine de diriger, et dont les non-russes constituent sensiblement la moitié de la population, n'envisage par forcément, dans l'immédiat, un conflit avec l'Ouest. Certes, il tente de persuader le président Reagan de renoncer à l'IDS, qui

inquiète tant les Soviétiques. Mais peut-être, après le modeste résultat de l'entretien de Genève, un arrangement soviéto-américain pourrait-il finalement intervenir pour empêcher, dans le proche avenir tout au moins, le redouté conflit Est-Ouest? Dans l'immédiat, M. Gorbatchev s'efforce, semble-t-il, de dominer sa situation intérieure. Il place de ses partisans, des

hommes jeunes et compétents, à tous les niveaux de la hiérarchie, avec sans doute l'espoir de dominer le pays, suscitant ainsi une situation politiquement et économiquement sûre. Dans l'immédiat, une certaine entente entre les deux Grands lui permettrait, en outre, de surmonter les difficultés actuelles de la crise mondiale.

F.-Th. S.

Bulletin de souscription à la

**revue
militaire
suisse**

131 années d'informations et
d'études objectives

11 éditions par an,
abonnement annuel 40 francs

Voir le talon en page 267